

Voir des images en lisant ?

Michèle Petit*

Un psychocognitiviste m'a dit un jour qu'il voyait des images quand il lisait, qui étaient d'une très grande précision. Pour lui, c'était une évidence et c'est au surgissement de ces images qu'il attribuait son plaisir de lire. Il n'avait jamais douté qu'il en allait de même pour tout le monde. Quand je lui ai dit que je n'en étais pas si sûre, il a été très surpris. Je lui ai expliqué que j'avais passé une grande partie de ma vie dans des livres, avec un très grand plaisir, je n'avais même jamais pu rester trois jours sans aller dans une librairie, mais des images précises ne surgissaient pas dans mon esprit, je ne me faisais pas mon cinéma. Il m'avait regardée avec suspicion, comme s'il s'interrogeait sur ma santé mentale.

J'avais alors un peu enquêté auprès de mes proches : oui, bien sûr, ils voyaient des images, et même pourvues de détails, répondaient-ils sans même y penser. Tout comme la plupart de ceux à qui il m'arrivait parfois de poser la question après une conférence. Pour me rassurer, je m'étais souvenue de Jeanne Benameur qui, lors d'une journée d'études, avait lié le fait que certains enfants n'aimaient pas lire à leur difficulté à faire surgir des images. Je n'étais donc pas la seule, mais moi j'aimais lire. Et je ne ressentais pas cela comme une difficulté. Heureusement, j'avais fini par me trouver un allié de poids : quelqu'un d'aussi visuel que Jean-Luc Godard disait en voir rarement. S'il en allait autrement, il serait, précisait-il, mauvais cinéaste et mauvais lecteur : « Quel intérêt de voir une jeune fille penchée sur l'oreiller quand on lit *Albertine disparue* ? Si je voyais des images, au sens où *Paris Match* l'entend, je serais aussi un mauvais lecteur. Il n'y a que Lelouch pour imaginer des plans en lisant *Les Misérables*. »¹ La méchanceté de Godard me vengeait du psychocognitiviste.

Passèrent quelques années. Un soir où je lisais la correspondance de Paul Auster et de Coetzee, je tombais avec ravissement sur une discussion entre eux à ce sujet. Auster posait la question : « la lecture n'est-elle pas l'art de voir les

* Anthropologue, Ingénieure de recherches honoraire du Centre National de la Recherche Scientifique, Paris (France). petitmic@univ-parisl.fr © by Michèle Petit 2016.

¹ *Jean-Luc Godard par Jean-Luc Godard*, Cahiers du Cinéma, 1998, tome 2 (1984-1998), p. 435.

choses par soi-même, de susciter des images dans son propre esprit ? » Il expliquait :

En tant que lecteur, il m'arrive parfois d'avoir des difficultés à situer une action, à comprendre la géographie d'une histoire. [...] Plutôt que de me projeter dans le décor fictif que l'auteur décrit (une petite ville du Mississippi, une rue à Tokyo, une chambre dans un manoir anglais du XVIII^e siècle), j'ai tendance à placer les personnages dans des lieux que je connais personnellement. Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais coupable de cette habitude jusqu'à ce que je lise *Orgueil et préjugés* vers l'âge de vingt ans (un livre qui ne contient presque aucune description matérielle) et me suis surpris à « voir » les personnages dans la maison où j'avais grandi enfant. Une révélation sensationnelle. Mais comment voir une pièce existant dans un livre si l'auteur ne t'indique pas ce qu'il y a dedans ? Tu inventes alors ta propre pièce ou greffes la scène à l'intérieur du souvenir d'une pièce. Ainsi, on peut expliquer pourquoi chaque lecteur d'un même roman lit un livre différent. C'est une participation active et chaque esprit produit continuellement ses propres images.

Lorsque j'écris, toutefois, il semble que le processus s'inverse. Les espaces existants dans mes romans sont totalement concrets pour moi.²

Dans une autre lettre, il revenait à la charge :

Je serai également curieux de savoir ce que tu « vois » dans ta tête lorsque tu lis un roman ou une nouvelle – ou, encore mieux, un conte de fées. Si tu lis ce qui suit : « il était une fois une vieille femme qui vivait avec sa fille dans une cabane à l'orée d'un bois sombre », quelles images, s'il y en a, te fais-tu pour toi-même ? [...] j'ai pour ma part tendance, d'une manière ou d'une autre, à remplir les blancs. Pas d'une façon très élaborée sans doute, mais assez pour imaginer une petite femme rondelette avec un tablier noué autour de la taille, pour imaginer une adolescente maigre avec de longs cheveux châtain et une peau très pâle, et pour imaginer que de la fumée sort de la cheminée de la cabane. L'esprit a-t-il horreur du vide ? Existe-t-il un besoin d'étoffer ce qui est vague et informe, de rendre concrète une action, ou peux-tu te satisfaire des mots sur la page, et seulement d'eux, et dans ce cas, que se passe-t-il pour toi lorsque tu lis ces mots ?³

Ce à quoi Coetzee répondait :

Dans ta dernière lettre tu poursuis la discussion relative aux espaces fictifs, et me demandes ce que je vois, de mon œil intérieur, quand je lis dans un livre qu'il y avait une vieille femme qui vivait avec sa fille dans une cabane à la lisière de la forêt. Comparé à toi, je semble avoir une imagination visuelle plutôt médiocre. Dans le cours d'une lecture normale, je ne crois pas « voir » quoi que ce soit. Ce n'est que lorsque tu viens me demander de t'en rendre compte que, rétrospectivement, je procède à un assemblage où figurent un embryon de vieille femme, sa fille, une cabane et une forêt.

² Paul Auster et J.M.Coetzee, *Ici & maintenant. Correspondance 2008-2011*, Arles, Actes-Sud, 2013, p. 246.

³ Ibid, p. 255.

Ce que je semble avoir, en lieu et place d'imagination visuelle, c'est ce qu'en termes vagues j'appellerai une aura ou une tonalité. Quand je retourne en esprit à un livre précis que je connais bien, il me semble que je convoque une aura unique, que bien sûr je ne peux formuler sans en fait récrire le livre.⁴

J'étais donc comme Coetzee. Et je le suis toujours. Relisant *la Prisonnière* de Proust, j'ai encore l'occasion de le remarquer. Des lieux évoqués, de la maison du narrateur, de la chambre où il se tient ou de celle d'Albertine, je n'imagine strictement rien, volumes, peintures murales, rideaux, meubles, tapis ou bibelots. Seule la scène dans la salle de bains contiguë à celle d'Albertine me suggère une très vague représentation, fugace, brumeuse.

Je n'ai pas non plus la moindre idée visuelle de la maison des Verdurin, entrée, salon, lieu où l'on se tient pour manger, je n'« imagine » précisément aucune scène, aucun décor. Pas plus que les personnages n'ont de silhouette définie ou de visage. Seul le narrateur a quelquefois, de façon très floue, très fantomatique, la stature fragile, la forme du visage, la fine moustache de l'auteur de l'œuvre, tel que des portraits l'ont donné à voir. Pour les autres personnages, rien ou presque : sans doute Albertine est-elle brune, élancée, et fait-elle virevolter ses jupes, mais les multiples détails qu'en donne l'auteur, et qui me mettent en joie, ne font pas venir un visage ou des habits, c'est le jeu des mots qui fait mon plaisir, leur éclat, et peut-être leur musique. Madame Verdurin doit être boulotte, mais je n'ébauche jamais ses traits, mon ravissement ne le requiert pas ; Charlus, oui, si j'y pense, doit être un grand maigre, avec une moustache, voilà tout.

Je ne « vois » rien et pourtant, dans cette œuvre, tout m'enchanté. Par exemple, l'évocation des bruits des métiers de la rue : pas plus que je ne vois, je n'entends rien, mais c'est toute une atmosphère, une ville disparue il y a longtemps et dont j'ignorais l'existence qui revit, qui surgit, sans que cela se traduise en images définies. Ce ballet des métiers, c'est plutôt l'idée d'un mouvement, un rythme, quelque chose d'indéfinissable. Et me voici qui rêve bientôt à ces strates de Paris enfouies, mais aussi aux vendeurs ambulants dans les rues de Saïgon que j'aimais tant entendre, un été, il y a une vingtaine d'années ; ou aux villageois des îles grecques allant sur leurs mulets et criant la beauté de leurs fleurs pour attirer le chaland. Si loin de Proust, si vite.

Je revisite aussi toute ma vie amoureuse entre les lignes lues, ses attentes, ses joies, ses ridicules. Sans que là non plus soient convoquées des images, des scènes précises. Ce n'est pas exactement de l'ordre du visuel, rien qui

⁴ Id., p. 259-260.

ressemble, de près ou de loin, au cinéma, à son réalisme. D'où cette déception que je ressens devant des adaptations, comme bien des gens (car je ne suis sans doute pas si seule que cela). Ce n'est peut-être pas tant que nous nous sommes fait un autre film, comme on le dit souvent, mais plutôt autre chose qu'un film. Largement indicible, difficile à approcher.

Un grand designer de couvertures de livres, Peter Mendelsund, s'est lui aussi demandé ce que l'on voyait quand on lisait. Et il a consacré récemment un livre de fragments et d'images à la question. Je ne sais pas si la mauvaise reliure de l'édition française est intentionnelle (j'en doute), mais mon exemplaire s'est défait en des centaines de feuilles volantes au fur et à mesure que j'avancais. J'ai quand même glané quelques phrases au vol, comme celle-ci qui confirmait ce que je sentais : « Quand nous lisons, nous sommes immergés. Et plus nous sommes immergés, moins nous sommes capables, sur le moment, de laisser notre esprit analytique influencer l'expérience qui nous absorbe. Discuter de ce qu'on éprouve en lisant revient donc à parler, en réalité, du souvenir d'avoir lu. Et ce souvenir de lecture est un faux souvenir. »⁵ Ce serait un peu comme allumer assez vite pour voir l'obscurité, dit-il en empruntant l'image à William James.

Ce que l'on peut approcher de cette obscurité suggère pourtant que l'on ne voit pas grand chose : « Au mieux une silhouette, le mouvement d'une chevelure, un œil noir. Au pire vous ne voyez rien [...] Rassurez-vous cela ne fait pas de vous un mauvais lecteur. » Il relève que « les personnages littéraires sont physiquement vagues - ils ne présentent que quelques traits, et ces traits semblent n'avoir guère d'importance. [...] ils ne nous permettent pas de nous représenter réellement quelqu'un. »⁶ À quoi ressemble Anna Karénine, nous n'en savons rien. Plus encore, Mendelsund se demande si cette imprécision n'est pas au cœur du plaisir éprouvé : « s'il est vrai que notre imagination ne peut pas nous conduire au-delà d'une certaine *imprécision*, peut-être est-ce un élément capital de la raison pour laquelle nous aimons les histoires écrites. Ce qui voudrait dire que parfois, nous n'avons envie de voir que très peu. [...] Nous désirons la fluidité et le vagabondage que nous offrent les livres quand nous imaginons leur contenu. »⁷

Comme Auster (et moi, et bien d'autres), Mendelsund glisse les lieux où il a vécu dans ceux que l'auteur suggère : « pour moi, la demeure d'été des

⁵ Peter Mendelsund, *Que voit-on quand on lit ?*, Paris, Robert Laffont, 2015, p. 31.

⁶ Ibid, p. 52.

⁷ Id., p. 214 et 225.

Ramsay [dans la *Promenade au phare* de Virginia Woolf], pleine d'invités, ressemble aux maisons bruyantes, en pagaille, que ma famille loue pendant l'été au Cap Cod. Cette image du Cap est une image fondatrice pour moi. Elle me permet d'établir un lien avec le livre. »⁸ Il précise toutefois : "*Ma* maison des Ramsay est une impression, pas une image. Et j'ai envie de conserver cette impression. [...] Bon peut-être la maison n'est-elle pas seulement une impression... Mais l'impression a la primauté sur l'image. »⁹ Lorsque nous écoutons de la musique, remarque-t-il, ce que nous éprouvons n'est pas amoindri par l'absence d'images. Pourquoi serait-ce différent quand nous lisons un roman? D'une expérience l'autre, les choses changeraient seulement en apparence.¹⁰

Cette *impression* si difficile à cerner, et qui ferait le prix de la lecture (du moins pour une partie d'entre nous), c'est peut-être ce que Coetzee appelait l'aura ou la tonalité. Et Jean-Paul Kauffmann l'imprégnation : otage pendant trois ans au Liban, quand il n'avait plus rien à lire, il se remémorait les poésies ou les romans d'avant, s'efforçant de retrouver non pas l'histoire, non pas l'intrigue, non pas des images, mais, dit-il « l'imprégnation », « l'infusion. »¹¹

Il y a là un domaine assez mal exploré, et plutôt mystérieux. Admettons-le, nous connaissons mal cette activité apparemment si banale, ou bien nous avons oublié (moi, du moins) toutes sortes d'observations qui ont dû être faites, au fil des siècles. Saisir ce qui nous arrive quand nous lisons n'est pas aisé, d'autant qu'il ne nous arrive sans doute pas la même chose aux uns et aux autres ; et que les multiples écrits ne suscitent pas les mêmes effets.

Je n'ai fait là que proposer un petit intermède en espérant que quelqu'un, peut-être, aurait envie de s'emparer du sujet et de le creuser. Pour ma part, je me contenterai d'y trouver motif pour prêcher l'éclectisme et espérer que soit donné à chacun, dès le plus jeune âge, le désir de s'approprier toutes sortes d'objets culturels qui nous enrichissent de multiples façons, subtiles, nuancées. Tout autant précieuses, mais jamais identiques les unes aux autres. Et je continuerai à lire comme je l'ai toujours fait, sans voir d'images, mais avec ravissement

⁸ Id., p. 228.

⁹ Id., p. 229.

¹⁰ Id., p. 267.

¹¹ Jean-Paul Kauffmann, *La Maison du retour*, Paris, Nil Editions, 2007, p. 115-116.